

Philippe FRITSCH

## LE CITOYEN, LE BOURGEOIS ET LE CITADIN

Ce pourrait être le titre d'une fable. Et, en un sens, il s'agit bien de cela : d'une parabole d'ailleurs plutôt que d'un apologue, car il n'est pas ici question de démontrer par l'exemple quelque maxime ni de conclure un récit allégorique par une quelconque leçon ou moralité mais de comprendre (et faire comprendre) un paradoxe épistémologique qu'illustre une fiction. Fictive est en effet cette trinité imaginaire qu'énonce l'intitulé d'une sorte de drame à trois personnages dont la rencontre, au demeurant, n'est pas que de convention. Ces personnages ne sont nullement "en quête d'auteur", puisque derrière chacun d'eux se profilent, dans l'ordre, Max Weber, Werner Sombart, Georg Simmel : trois auteurs allemands du "tournant du siècle". Or, chacun d'eux présente sa vision de ce qui a toutes les apparences d'un même objet : la ville. Soit, pour rester sur l'orbite de l'allusion à Pirandello, une version de "Chacun sa vérité" mais empreinte de relativisme sociologique.

Donc, trois couples composés, d'une part, de trois auteurs qui non seulement furent contemporains mais se

connaissaient et ont eu des rapports universitaires et personnels, tant de proximité que, pour deux d'entre eux, de prise de distance et de controverse, d'autre part, de trois personnages allégoriques qui représentent chacun un ensemble de traits caractéristiques de cette espèce sociale particulière que constituent les habitants des villes. Trois visées différentes, leur singularité étant accusée là où pourtant les entrecroisements pourraient être multiples et rendre floues les différences, mais aussi trois projets épistémologiques et méthodologiques distincts, ici arbitrairement rapprochés aux fins de comparaison et désignés métaphoriquement par trois figures.

Autrement dit, trois éléments d'une architecture complexe et irréaliste comme celles que gravait Piranèse. Il s'agira de ne pas se perdre dans les entrelacs des lignes de fuite possibles de cette "figure libre", de ce "tableau de pensée" conçu afin de trouver, dans son artifice même, matière à réflexion théorique sans doute sur chacune des perspectives ainsi ouvertes et sur l'objet que découvre ou, comme disait

Saussure, que "crée" chacune d'entre elles, partant, sur la règle de cohérence entre problématique, méthode et résultats cognitifs attendus, mais aussi sur les rapports entre objet apparent et objet réel d'une recherche, par suite, sur le caractère épistémologiquement paradoxal d'une démarche qui, pour analyser et expliquer le réel, procède par typification des apparences.

Weber, Sombart et Simmel ont tous trois écrit sur la ville, plus ou moins certes, mais de façon conséquente et à peu près en même temps, semble-t-il (1). Cependant, sous cette identité thématique, dont il serait d'ailleurs intéressant de savoir ce qui l'a motivée ou imposée, des interrogations distinctes ont orienté leurs recherches au demeurant nettement différenciées par leurs problématiques (2). A

---

1. La datation des textes de chacun des auteurs sera précisée ultérieurement mais dorénavant et déjà, il est à noter que la date de rédaction par Weber de Die Stadt fait problème. Sur cette question, voir H. Bruhns, "La ville antique", in A. Bourdin et M. Hirschhorn (sous la direct. de), Figures de la ville. Aubier Montaigne, 1985, 56-70, en partie, pp. 57-58.

2. Il importe de garder présente à l'esprit non seulement cette différence de problématique entre les trois auteurs mais aussi, en tout cas pour Weber et dans une moindre mesure pour Sombart, entre des textes diversement situés dans l'oeuvre de chacun.

partir des textes - déjà, une question : celle de la pertinence d'un choix parmi les écrits de ces trois auteurs - il s'agit de repérer ces questionnements fondamentaux, en se gardant du risque des fausses interprétations qu'entraînent les comparaisons entre éléments décontextualisés. La confrontation de ces trois "théories" implique de se situer, pour ainsi dire, au lieu géométrique des trois perspectives, c'est-à-dire là où il est possible de percevoir ce que chacune permet de voir que les autres ne peuvent voir ou empêchent de voir (3). S'interroger sur l'exclusivité réciproque des points de vue, découvrir ce qui constitue le point aveugle de chacune de ces visées, c'est se donner le moyen de préciser la spécificité de chacune de ces approches, mais aussi celui de déceler leur éventuelle complémentarité.

Dans un premier temps, la comparaison tendra à mettre en évidence les différences de point de vue et leurs effets de connaissance ; dans un deuxième temps, la construction idéaltypique ainsi obtenue sera déconstruite pour tester l'hypothèse d'une problématique commune, fondée sans doute sur les préoccupations collectives du "tournant du siècle" mais, s'agissant d'universitaires, sur ce qui

---

3. P. Bourdieu, "Genèse et structure du champ religieux", R. franç. Socio., XII, 1971, 295-334.

faisait alors problème pour "la cité savante" particulièrement dans les sciences historiques, économiques et sociales (4) ; enfin, dans le troisième temps de la réflexion, seront étudiés les rapports de chacune de ces "théories" aux oeuvres dans lesquelles elles ont pris place, pour préciser ce qui fait simultanément leur parenté et leurs différences.

Cependant, ces trois moments d'analyse sont finalisés par le désir de s'expliquer sur cette fiction d'une rencontre entre le citoyen, le bourgeois et le citadin, comme moyen non seulement d'intégrer systématiquement les acquis théoriques des travaux de Max Weber, de Werner Sombart et de Georg Simmel, sur la ville, tout en notant que ceux-ci ne relevaient pas de ce qui est aujourd'hui appelé "sociologie urbaine", mais encore de comprendre ce que Meyerson appelait le "paradoxe épistémologique", c'est-à-dire l'apparente contradiction de toute tentative d'explication qui, faisant abstraction des différences et procédant par réduction à l'identique, ne peut être complète sans manquer la particularité de son objet ; inversement, le refus de quelque opération réductrice du divers et du particulier fait obstacle à toute entreprise de systématisation ou de généralisation et conduit à

une impasse : pas de connaissance sans typification, mais toute typification est méconnaissance (5).

## 1 - TRYPTIQUE IDEALTYPIQUE

Selon une manière de faire qui paraîtra sans doute caricaturale, quelques-uns des textes où Weber, Sombart et Simmel traitent de la ville, seront analysés et présentés de telle sorte qu'apparaissent trois perspectives nettement distinctes. Ces points de vue caractérisés feront découvrir, chacun, un ensemble de traits caractéristiques dont l'isolement, l'accentuation et l'organisation en un tout cohérent procèdent de la méthode de construction idéaltypique. De cette opération sont donc attendus trois tableaux qui permettent de voir différemment la ville, de la penser autrement, mais de façon synoptique.

Cependant ce mode d'investigation et d'exposition a pour objectif d'aller, selon une analyse régressive, des textes aux problématiques qui les ont orientés et qui ont animé le travail de leurs auteurs, en passant par les méthodes mises en oeuvre dans chacun des cas.

---

4. L. Althusser, Pour Marx, Paris, Maspéro, 1965, p 64 sq.

---

5. E. Meyerson, De l'explication dans les sciences.

Du point de vue chronologique La ville de Max Weber n'est pas le premier des textes à comparer et, quelle que soit sa date de rédaction, ce n'est pas le dernier : "Métropoles et mentalité" de Simmel a été publié en 1903 et la première édition de l'ouvrage où Sombart consacre plusieurs chapitres à la ville, Der moderne Kapitalismus, est de 1902, mais la troisième édition qui intègre un texte de 1907 ("Der Begriff der Stadt und das Wesen der Stadtbildung"), date de 1924 et la traduction française de Die Zukunft des Kapitalismus (1928) a été publiée chez Payot en 1932 : s'y trouvent un texte sur "la formation des villes" et un autre sur "les villes capitalistes". De plus, comme l'a fait observer Hinnerk Bruhns, "La ville est loin d'être le seul texte dans lequel Weber traite en détail de la ville et dans lequel il développe des types idéaux de la ville" (6). Prendre ce texte comme point de départ ce n'est pas ignorer ou négliger les autres, non plus leur importance pour comprendre précisément La ville, mais, compte tenu de l'objectif visé, c'est se laisser guider par le texte de Weber et suivre la logique de son raisonnement initial. En effet, dans ce texte, Weber commence par éprouver diverses définitions de la ville : de "la représentation courante" à "une définition purement économique"

---

6. H. Bruhns, op. cit., p. 58.

pour parvenir au "concept politico-administratif de 'ville'" (7). C'est dire qu'il se situe successivement à différents points de vue, pour découvrir celui qui permet de comprendre le plus adéquatement le phénomène urbain et d'abord pour faire ressortir ce qui peut être aperçu à partir de chacun de ces points de vue et ce qui ne peut pas l'être.

Dans ces toutes premières pages Weber définit une série de concepts, distingue quelques types urbains et traite en particulier de la relation ville-campagne. Ces réflexions le conduisent à écrire que "le concept de 'ville' peut encore être intégré dans une autre série de concepts et qu'il doit être intégré dans les catégories politiques comme il l'a été dans les catégories économiques qui, jusqu'ici, ont été les seules commentées" (8). Faire une lecture qui, au moins provisoirement, repère dans le texte les signes d'une attention privilégiée à la dimension politique de la ville, n'est donc rien d'autre que prendre au sérieux l'injonction wébérienne.

La perspective ouverte par Weber laisse percevoir la ville "comme une

---

7. M. Weber, La ville, traduit de l'allemand par Ph. Fritsch, préface de J. Freund, Paris, Aubier-Montaigne, (col. "Champ urbain"), 218 p.

8. Ibid. p. 28.

organisation relativement autonome : une 'commune' avec des dispositifs politiques et administratifs particuliers" (9). Si les pages suivantes font de la citadelle et de la garnison - d'abord "le château féodal, c'est-à-dire une forteresse habitée à la fois par un seigneur et des hommes de guerre qui lui étaient subordonnés, soit comme officiers attachés à lui, soit comme suite personnelle, avec leurs familles et leurs domestiques" (10) - les garanties de la paix militaire qui constitue une condition d'autonomie politique et administrative de la ville, l'ensemble de l'ouvrage développe cette analyse de la ville en termes politiques. D'abord, Max Weber observe que parmi toutes les caractéristiques de la "communauté urbaine, au sens plein du terme" ce qui fait la différence c'est avant tout l'organisation collective des citoyens en "un ordre séparé, porteur des privilèges de la ville" : le Bürgerstand ou ordre des bourgeois (11). Or c'est essentiellement ce qui, selon Weber, différencie les villes occidentales des villes asiatiques.

Du point de vue de la méthode, il est à noter que Max Weber tire d'une chaîne de couples d'opposition idéalement

construits - ville occidentale / ville orientale // ville médiévale / ville antique // ville du nord / ville du sud - une typologie où les villes antiques et, "dans une moindre mesure, les villes médiévales du sud de l'Europe" constituent des types intermédiaires ou encore, selon une terminologie apparemment évolutionniste, "des stades de transition" entre la ville asiatique et la ville médiévale du nord de l'Europe (12).

Cherchant à préciser ce qui, du point de vue politique, a historiquement différencié la ville occidentale, Weber distingue de tous les développements connus le phénomène de promotion sociale - de la servitude à la liberté (13) - qui fut le résultat d'une politique consciente de la bourgeoisie urbaine des villes du nord de l'Europe : la plus grande innovation révolutionnaire des villes de l'Occident médiéval par rapport à toutes les autres villes ayant été l'usurpation des droits par cette bourgeoisie urbaine. Un double mouvement a produit cette évolution : celui de l'émancipation politique des colons (les villes naissent partout dans le Haut-Moyen Age comme dans l'Antiquité

---

9. Ibid., p. 29.

10. Ibid. p. 31 sq.

11. Ibid. - p. 34.

12. Ibid., p. 54.

13. "C'est dans les villes d'Europe centrale et septentrionale qu'apparut la célèbre maxime : "l'air de la ville rend libre"." (ibid. p. 52.)

par immigration et se maintiennent par l'afflux d'immigrants venant de la campagne) et celui de la monopolisation des fonctions et des pouvoirs par une couche de notables urbains se développant par différenciation sociale de familles patriarcales grâce notamment à leur indépendance économique. Si d'une façon générale la cité antique ou médiévale s'est constituée par association fraternelle et culturelle des résidents d'un même lieu, la ville occidentale fut un lieu de fraternisation communautaire fondée sur le serment, ce qui supposait la dissolution des liens tribaux ou lignagers, et Weber insiste sur le rôle du christianisme dans cette dévalorisation : dans la mesure où la communauté chrétienne était une association confessionnelle d'individus et non une alliance de familles, le christianisme a pu devenir la religion des peuples profondément troublés dans leurs traditions (14).

Weber démêle ce que cette histoire de l'autonomisation politique des villes doit simultanément ou tour à tour, selon les cas, aux rapports entre l'organisation sociale et la religion, entre la sphère économique, la sphère juridique et la sphère

politique (15). A cet égard, ses analyses des "conjurations" et de leur rôle dans la constitution des villes en Italie ou celle des groupements bourgeois dans les grandes villes de France ou encore celle des rapports entre groupements professionnels et confraternités sociales et religieuses dans les villes de l'Allemagne du nord, distinguent de façon précise "les facteurs décisifs du point de vue juridique des facteurs déterminants du point de vue sociologique et politique" (16). De la même manière Weber prend en compte la compétence militaire des citoyens et ses fondements socio-économiques, pour approfondir l'analyse du développement en occident (et en Occident seulement) de communautés politiques urbaines relativement autonomes : en Orient, la royauté et sa bureaucratie (mise en place initialement pour la gestion de l'eau et la

---

14. Weber ajoute que "si le christianisme put le faire c'est précisément par suite de la faiblesse et de l'absence de contraintes magiques et de tabous." (*Ibid.*, p. 60).

---

15. Nombre de passages seraient à citer pour illustrer ce mode d'analyse que Weber a théorisé par ailleurs, notamment dans sa réflexion : M. Weber, "Parenthèse théorique : le refus religieux du monde, ses orientations et ses degrés", traduit de l'allemand par Ph. Fritsch, *Archives de sciences sociales des religions*, 1986, 61/1 (janv.-mars), 7-31. Cf. Ph. Fritsch, "La *Zwischenbetrachtung*. un espace théorique intermédiaire", *ibid.*, 35-49.

16. M. Weber, *La ville*, *op. cit.*, p. 67 et p. 69 ss; Cf. S. Jonas, "Commune et communauté" in *Figures de la ville*, *op. cit.*, 37-46.

perception des recettes fiscales correspondantes) recrutent, équiper et entretiennent une armée qui devient le fondement du pouvoir militaire royal ; en Occident, les armées s'équipent par elles-mêmes et la puissance politique de leurs chefs dépend du bon vouloir de ceux qui font partie de leur armée : *"le chef doit recruter ses propres organes d'administration, ses dignitaires et officiers locaux parmi les notables indépendants militairement et économiquement. Dès que ces couches sociales auxquelles il a recours s'unissent contre lui, lui manque pour imposer sa volonté sans accord, un appareil bureaucratique de contrainte qui lui soit complètement attaché et, de ce fait, lui obéisse aveuglément"* (17).

Aussi bien dans les chapitres suivants où Weber compare, d'une part, les villes patriciennes du Moyen Age (Venise en étant le parangon) et celles de l'Antiquité, d'autre part, la démocratie antique et la démocratie médiévale, ses analyses portent sur les modalités de partage du pouvoir, sur les conflits qu'elles entraînent, sur les stratégies d'alliance (par exemple, entre le roi et les bourgeoisies urbaines contre les féodaux). C'est par une série de comparaisons que Weber poursuit son essai sur la ville : l'opposition de classes dans l'Antiquité est celle où s'affrontent des propriétaires terriens cri-

---

17. M. Weber, *La ville*, p. 83.

blés de dettes aux couches possédantes, tandis qu'au Moyen Age ce sont les intérêts politiques de l'activité productrice qui constituent le moteur de la politique démocratique de la ville (18) ; opposition entre une démocratie antique de petits paysans et une démocratie médiévale de commerçants professionnels, entre une répartition spatiale suivant les dèmes ou les tribus dans la ville antique et un partage selon les corporations dans la ville médiévale, entre l'orientation militaire des intérêts de la cité antique et la primauté des intérêts économiques dans la cité médiévale, enfin entre la figure du citoyen-soldat de la cité antique et celle de la bourgeoisie urbaine, industrielle et commerçante, de la commune médiévale.

C'est surtout ce dernier personnage qui semble avoir retenu l'attention de Werner Sombart, au point que son nom a fait le titre d'un ouvrage de cet auteur : *Der Bourgeois*, publié à Munich en 1913. Cependant, dès 1902, ce personnage était entré en scène dans l'analyse sur "la genèse de la ville capitaliste", que Sombart avait engagée dans son livre sur le capitalisme moderne. Il réapparaît dans les écrits

---

18. "Le nécessaire typique du Moyen Age était le pauvre artisan, ou un professionnel sans travail ; le prolétaire typique de l'Antiquité était un déclassé politique, un expropriétaire foncier dépossédé de sa terre." (*Ibid.*, p. 176).

ultérieurs, notamment dans l'apogée du capitalisme, mais c'est d'abord au fil d'une citation de La Bruyère qu'il apparaît, pour marquer l'ambivalence des rapports entre noblesse et bourgeoisie dans la France du dix-septième siècle : "si le financier manque son coup, les courtisans disent de lui : c'est un bourgeois, un homme de rien, un malotru ; s'il réussit, ils lui demandent sa fille !" (19). Ce mot a valeur d'emblème et que Sombart l'ait utilisé en français pour intituler un de ses ouvrages, ce n'est pas sans importance. Mais, si ce personnage en est venu à incarner la ville capitaliste, ce n'est qu'au terme d'un processus dont Sombart entendait analyser le cours en se plaçant dans une perspective économique. La question de Sombart dans cette première édition de son ouvrage, Der moderne Kapitalismus, est celle de l'origine de la ville moderne, celle aussi de sa nature. Examinant les "tâches d'une théorie des villes", il donne une définition économique de la ville : c'est "une agglomération d'êtres humains qui, pour leur subsistance, dépendent des produits du travail

agricole étranger" (20). Citant Adam Smith pour qui la ville ne subsiste que de l'excédent de la campagne, Sombart ne s'attarde cependant pas à la série de "lois" ordinairement tirées du principe énoncé par Smith et qui ne sont à ces yeux que "variations sur un thème" (21). La question qui l'intéresse est celle de "la nature de la ville dans le système capitaliste" ou, plus brièvement dit, "la nature de la ville capitaliste" (22).

Pour répondre à cette question Sombart interroge l'histoire économique mais n'accepte pas l'interprétation de celle-ci, qui fait de la ville commerciale "la mère de la ville moderne" et qui met en avant le "marchand" (23). Dans l'édition de 1924 (et déjà celle de 1916), il réfute la théorie dite du droit de marché : pour Sombart, loin que les marchés aient contribué à la naissance des villes, ce sont les villes qui appellent les marchés (24).

---

19. "Si le financier manque son coup, les courtisans disent de lui : c'est un bourgeois, un homme de rien, un malotru ; s'il réussit, ils lui demandent sa fille !" (La Bruyère, Les caractères, ed. Garnier Frères, Paris, p. 156., cité par W. Sombart, Der moderne Kapitalismus, Leipzig, 1902, t. 2., p. 203.).

---

20. W. Sombart, op. cit. . p. 191. Cette définition est reprise dans l'édition de 1924 à une nuance près : "eine grossere Ansiedlung" au lieu de "eine flnsiedlung".

21. "Die Stadt lebt weit ubershufts des Landes" (ibid. . p. 194.).

22. Ibid. . p. 194.

23. Ibid. . p. 196.

24. W. Sombart, Der moderne Kapitalismus. München und Leipzig, 1924, t. 1., p. 125.



Contre Pirenne qu'il cite - "les villes sont l'oeuvre des marchands ; elles n'existent que par eux" (25) - il affirme que "du point de vue économique, les villes du Moyen Age sont l'oeuvre des rentiers fonciers et de ceux dont le revenu dépend de l'impôt ; les marchands n'existent que par eux" (26). Dès 1902 Sombart voyait dans "la concentration de la consommation" l'origine de la fondation des villes (27). Les rentiers fonciers, les rentiers d'Etat (fonctionnaires, officiers, créanciers de l'Etat) et les grands financiers qui s'enrichissent en faisant crédit à l'Etat, en ont été les fondateurs. Cette triade à laquelle s'adjoint celui qui deviendra le riche marchand, a constitué un pôle d'attraction pour une foule de parasites, clients, artistes, avocats, etc... mais avant tout d'artisans et autres producteurs d'articles de luxe (28).

Dans l'édition de 1924, Sombart distingue deux types de fondateurs de ville ou, comme il dit, de "sujets de la fondation des villes" : en premier, les consommateurs qui sont les fondateurs

originels et dont les revenus assurent leur indépendance économique (princes, évêques, ducs, marquis, etc., autres grands consommateurs seigneuriaux et propriétaires fonciers) ; en second, les producteurs dont les revenus et donc la subsistance dépendent des premiers (29). Sombart partage d'ailleurs en deux groupes ceux qu'il nomme curieusement "les objets de la fondation des villes" : d'un côté, ceux qui sont au service des fondateurs de ville et ce sont les gens de cour aussi bien que les fonctionnaires royaux, ecclésiastiques, etc... auxquels s'ajoute le clergé, d'un autre côté les artisans et commerçants indépendants (30). Sur ces distinctions, Sombart bâtit une typologie qui, du point de vue de l'origine des villes médiévales, différencie nettement la ville de consommation (Konsumtionsstadt) et la ville de production. Le premier groupe typique est constitué de villes qui ne payent pas leur subsistance avec leurs propres produits, car elles reçoivent les produits du travail agricole "en vertu d'un titre de droit" et n'ont donc pas à la payer. Sombart distingue les villes de résidence (de princes laïcs ou ecclésiastiques), les villes de rentiers fonciers (et, là encore, à côté des villes liées aux églises, couvents et ordres

---

25. Ibid. p. 175.

26. Ibid. p. 175.

27. W. Sombart, Der moderne Kapitalismus, 1902, t. 2., p. 198.

28. Ibid. p. 203 et 204 où Sombart cite Maribeau et Quesnay.

---

29. w. Sombart, Der moderne Kapitalismus. 1924. t. 1., p. 142 ss.

30. Ibid. p. 159.

religieux de chevalerie, celles qui doivent leur existence aux propriétaires fonciers laïcs, notamment des féodaux) et les villes de garnison telles que Mayence, Ulm, Londres, les "Châtellenies ou prévôtés" des Comtes de Champagne, Cambrai, Utrecht, Lüttich, Bruxelles, Florence, etc... Le deuxième groupe typique est composé de villes dont une part de la population se nourrit elle-même et en nourrit d'autres par son activité industrielle ou commerciale (31). C'est, d'une part, ce qu'il nomme ville de campagne (Landstadt) ou lieu de marche (Marktort) où se font les échanges avec la campagne environnante (32), d'autre part la ville commerciale (Handelsstadt) qui tire sa subsistance du commerce international, encore que, au Moyen Age, ni les techniques de transport ni les bénéfices ainsi réalisés ne permettaient le développement de grandes villes purement commerciales (33), enfin le type de la ville industrielle (Industriestadt) comme Mailand et les armes, Nuremberg, Constance avec sa toile de lin, Florence avec ses draps, etc...

Si cette typologie est différente de celle que Sombart avait présentée en 1902, c'est essentiellement qu'elle vise à

---

31. Ibid., p. 154 ss.

32. Ibid., p. 155.

33. Ibid., p. 155.

expliquer la formation de la ville médiévale, tandis que, dans la première édition, il s'agissait de la genèse de la ville capitaliste (34).

Cependant, ici comme là, la perspective de Sombart est essentiellement économique, ainsi qu'en témoignent encore le rôle qu'il accorde à la formation de la rente foncière dans les villes (Cf. ch. 12 de l'édition de 1902) et son attention à la politique économique de la ville (Cf. ch. 11 de l'édition de 1924), mais plus largement comme l'impose l'ensemble de l'ouvrage où se situent ces analyses de la ville, ce qui est aussi le cas dans le troisième tome publié en 1928.

Tout autre est le point de vue de Georg Simmel dans sa conférence de 1903. 11 y pose la question de savoir comment l'on s'accommode des conditions d'existence dans les grandes villes et, en conséquence, il tend à définir la mentalité typique de leurs habitants. La position de Simmel, telle qu'il la définit dans le début de "Métropoles et Mentalité", est celle, assez panoramique, d'où il peut s'interroger sur "la vie moderne", ses contraintes et les possibilités qu'elle offre, mais encore sur les adaptations individuelles à cette modernité, particulièrement

---

34. W. Sombart. Dex moderne Kapitalismus. 1902, pp. 196-227.

là où elle se fait le plus vive, c'est-à-dire dans les grandes villes.

*«Quand on interroge sur leur sens profond les productions de la vie spécifiquement moderne, quand, pour ainsi dire, on demande au corps de la culture d'en révéler l'âme - comme il m'incombe aujourd'hui à propos de nos grandes villes -, on se trouve devant une équation dont les termes sont les contenus individuels et supra individuels de la vie, et dont la solution est à rechercher dans les adaptations de la personnalité qui lui permettent de s'accommoder aux forces extérieures».*

Ainsi défini par l'horizon de la question, l'objet se précise très vite : l'habitant des grandes villes diffère sensiblement de celui des petites villes ou de la campagne et il s'agit, pour Simmel, de comprendre le "psychisme citadin". Le point de vue est donc - brièvement dit - celui de la psychologie, mais d'une psychologie phénoménologique en donnant à ce qualificatif le sens que lui attribue Haessler précisément à propos de Simmel dans la Philosophie de l'argent, c'est-à-dire une manière de "retravailler une construction sociale" (35) ; ou le point de vue d'une "sociologie formelle" qui entend "élaborer des modèles idéalisés", des "formes" ou "configurations cristallisées",

---

35. A. J. Haessler, "Au coeur de la socialité marchande", in P. Watier (sous la dir. de), Georg Simmel, la sociologie et l'expérience du monde moderne. Paris, Méridiens Klincksieck, 1986, 139-158.

"transcendantes aux réalités empiriques" et constituant "des pôles d'agrégation des phénomènes sociaux" (36).

Quelle que soit la manière la plus pertinente de désigner ce point de vue, il est notable que Simmel part de ce qu'il considère comme une expérience, sinon commune, du moins partagée par les habitants des grandes villes : "le changement rapide et ininterrompu des stimuli externes et internes", "la concentration rapide d'images changeantes, le brusque écart dans le champ du regard, l'inattendu des impressions qui s'imposent", bref, le "changement des phénomènes" et "leur contraste". Ces conditions de vie, estime-t-il, produisent une "intensification de la vie nerveuse" et exigent davantage de conscience que n'en demande un mode de vie plus lent et plus soumis aux habitudes. L'opposition entre grande ville et petite ville (ou campagne) fonctionne comme la matrice d'une série de couples d'opposition tant du côté des caractéristiques environnementales que du côté des adaptations individuelles à celles-ci et, d'abord, des "fondements sensoriels du psychisme". Le recours préférentiel à "l'intellect" constitue un moyen de "protection de la vie subjective contre la violence de la grande ville" :

---

36. S. Jonas et P. Schweitzer, "Georg Simmel et la ville", ibid., 161-171.

«Ainsi le citoyen type - qui est naturellement le jouet de mille modifications individuelles - se crée un organe protecteur contre le déracinement dont le menacent les courants divergents de son milieu externe : plutôt qu'avec le cœur il y réagit essentiellement avec l'intellect, à qui l'accroissement de conscience, comme c'est la même cause qui les a engendrés, donne l'avantage dans l'appareil psychique. Il s'ensuit que la réaction à ces phénomènes est transférée à cet organe psychique le moins sensible et le plus distant des profondeurs de la personnalité» (37).

Avec l'intellectualité c'est "une configuration de la plus haute impersonnalité" qui caractérise le psychisme du citoyen-type, mais c'est aussi, d'un autre côté, "une configuration hautement personnelle" (38) ; soit à la fois l'attitude blasée qui, pour partie, résulte de "l'intensification des stimulations nerveuses", l'attitude réservée (ou même d'indifférence mutuelle) qui constitue une manière de tenir à distance et de maintenir les écarts (donc de se protéger et d'éviter les conflits) mais qui est aussi une des formes élémentaires de socialisation urbaine et, simultanément, "une manière et une dimension de liberté personnelle qui sont sans équivalent dans d'autres rapports" (39) ; cette indépendance qui a pour

contrepartie la solitude, n'est pas que "simple liberté de mouvement et abolition des préjugés", elle est aussi possibilité d'originalité : "l'essentiel, pour elle, est quand même que la particularité et l'incomparabilité, qu'en définitive tout être humain possède n'importe où, se traduisent dans l'élaboration d'un mode de vie" (40). Cependant la réalisation de cette potentialité ne va pas sans difficulté précisément dans les conditions qui sont celles du mode de vie urbain, elle implique une sorte de passage à la limite : se singulariser, parfois jusqu'à l'extravagance ou la bizarrerie, pour séduire mais aussi pour "sauvegarder, par le détour de la conscience des autres, une certaine estime de soi et le sentiment de tenir une certaine place"(41) ; se particulariser, parfois en forçant la note, pour résister en tant que force spirituelle ou culturelle subjective à "l'hypertrophie de la culture objective" - ce couple de termes opposés (culture subjective/culture objective) a valeur heuristique dans nombre de textes de Simmel, par exemple à propos de la culture féminine -, c'est-à-dire se défendre de cette "immense culture (...) incorporée dans les choses et les connaissances, dans les institutions et le confort", ne pas se laisser

---

37. G. Simmel, *loc. cit.*, in *L'école de Chicago*, p. 63.

38. *Ibid.*, p. 66.

39. *Ibid.*, p. 69.

---

40. *Ibid.*, p. 72.

41. *Ibid.*, p. 74.

écraser par "cette manne d'esprit cristallisée et impersonnelle" (42).

personnage à plusieurs faces certes, mais perçu d'un point de vue politique.

Simmel termine sa conférence en donnant toute sa dimension historique à ce combat dont la grande ville est le lieu, à ce conflit entre deux formes de l'individualisme, qu'elle tente en même temps de réconcilier :

*«C'est dans le conflit et les entrelacs changeants de ces deux modes de détermination du rôle du sujet dans la collectivité que se développe l'histoire externe et interne de notre temps» (43)*

Là où Simmel trace élégamment les contours de ce personnage moderne qu'est le "citadin-type", psychologiquement caractérisé et culturellement révélateur de ce qu'est la grande ville, Sombart combine argumentation et informations sur la formation des villes, d'abord (première édition) en étudiant la genèse de la ville capitaliste, puis (deuxième édition et suivantes) en poussant l'investigation jusqu'à la naissance de la ville médiévale, mais en esquissant les traits économiques de ce personnage qu'il décrit entre temps de manière plus complexe. Quant à Weber, son analyse comparative rigoureuse et documentée dessine le personnage du citoyen,

---

42. *Ibid.*, p. 74.

43. *Ibid.*, p. 76.

**Tableau 1 - Différences de points de vue**

auteurs points de vue	Max Weber 1910-1911 1921	Werner Sombart 1902 1916	Georg Simmel 1903
Politique	+	-	-
Economique	-	+	-
Psychologique	-	-	+
Personnages	citoyen	bourgeois	citadin

Les acquis théoriques que réserve chacun des auteurs sont de nature et de portée différentes comme l'étaient leurs questions et leurs méthodes, mais aussi les implications épistémologiques des uns et des autres. Conformément au principe selon lequel la réalité ne se donne à penser que sous forme de figures qui dépendent de la "distance variable à laquelle l'esprit se place", Georg Simmel cherche à saisir, par l'intermédiaire de ces formes que sont certaines attitudes qui, d'ordinaire caractérisent psychologiquement des individus, la mentalité présumée spécifique des habitants des grandes villes, considérée

comme un sujet collectif (1). Des figures imposées, Werner Sombart entend se déprendre. Il lui importe de ne pas confondre ces "deux sphères de l'être" que sont "les manifestations de l'esprit et celles de la vie", "l'idée et la réalité" (2). Il prétend donc rendre compte de, celle-ci en établissant les faits ou en les rétablissant contre les théories qui ont cours - ainsi contre Pierrenne par exemple, ou contre les prétendues lois sur le développement des

1. G. Simmel, "Le domaine de la sociologie" in Sociologie et épistémologie, traduit de l'allemand par L. Gasparini, Paris, P.U.F., 1981, p. 85 ss.

2. W. Sombart, L'apogée du capitalisme, traduit de l'allemand par S. Jankelevitch, Paris, Payot, 1932, p. 12.

villes, qui ne sont à ses yeux que banalités ressassées. Max Weber répète suffisamment que les constructions idéal-typiques qu'il échafaude, n'épuisent pas la réalité et ne constituent que des moyens d'investigation (ou d'exposition) relatifs à une question définie, qui ont donc une portée et une valeur dans les limites de l'interrogation à partir de laquelle ils ont été élaborés, mais ce sont des moyens de compréhension par interprétation rationnelle. Les différences sont donc bien plus que de point de vue.

## 2 - L'HYPOTHESE D'UNE PROBLÉMATIQUE PARTAGÉE

L'idée que trois universitaires allemands d'une même époque et "apparentés" par leurs disciplines de recherche et d'enseignement aient pu avoir des préoccupations communes - au moins celles du "tournant du siècle" et celles qui agitaient alors l'université allemande - n'est certes pas des plus originales. Elle n'est pourtant pas à rejeter avant d'en avoir éprouvé les éventuels effets de connaissance. Mais, plutôt que de formuler un ensemble de propositions prétendant énoncer ce qu'a pu être une problématique partagée, c'est encore des textes qu'il s'agit de partir. Il se pourrait, en effet, qu'une nouvelle lecture vienne brouiller le schéma précédent et fasse apparaître des

similitudes ou des parentés là où paraissent s'imposer des distinctions franches.

Ainsi, loin d'être absente, la dimension économique de la vie moderne n'échappe nullement à Simmel qui en fait même une caractéristique fondamentale de la mentalité du citoyen-type, et elle est présente tout au long des analyses webériennes de La ville. Par ailleurs il a suffisamment été fait reproche à Sombart d'avoir voulu "remonter jusqu'aux motifs des agents humains" et, pour autant, d'avoir prétendu "donner pour fondement à une évolution sociale un mobile psychologique" (3), pour que ne soit précisément pas oubliée son attention aux éléments d'analyse qui relèvent de la psychologie. Cette même objection a été avancée contre Weber, mais la critique portait essentiellement sur un autre texte quoiqu'elle ait, pour ainsi dire, contaminé la réception de l'ensemble de l'œuvre de Weber. De fait la dimension psychologique n'est pas ignorée dans La ville, ne serait-ce que sous la forme des intérêts et aspirations qui mobilisent les individus et les groupes ou sont à l'origine de stratégies économiques et politiques. Cependant

---

3. F. Simiand, compte rendu de W. Sombart, Der moderne Kapitalismus, L'Année Sociologique, 6, 1901-1902, 464-483 (partie, p. 473).

c'est sans doute la perspective politique qui paraît avoir été la moins empruntée, si ce n'est pas Max Weber, encore que Sombart ait consacré quelques chapitres de son Capitalisme moderne au rôle de l'Etat dans les fondements historiques du capitalisme moderne et y ait parlé de politique industrielle et commerciale, de politique des transports et de politique coloniale.

A la place d'une distribution des rôles, qui soit sans équivoque, le lecteur des trois auteurs découvre une répartition plus complexe et moins nette, comme si les points communs l'emportaient sur les différences, comme s'il s'agissait de variantes d'un discours sur la ville, dont les lignes directrices auraient organisé assez semblablement les travaux des trois auteurs, comme si, enfin, ceux-ci avaient eu à répondre à un même ensemble de questions. Or, d'une manière générale, la pensée singulière d'un auteur doit quelque chose aux pensées qui, comme l'on dit, sont dans l'air du temps, ou plus exactement au champ de possibilité de ces pensées, c'est-à-dire au champ que délimitent les problèmes importants du moment - importants, moins en eux-mêmes que pour ceux qui, dans le champ intellectuel, sont en mesure de les reconnaître et de les faire reconnaître comme tels. Dire ce que ces textes de Simmel, Sombart et Weber doivent à la structure idéologique de "la

belle époque" - vue du côté de l'Allemagne - supposerait que soit reconstitué le système des questions posées ou imposées à l'intelligentsia sans doute, mais au-delà, à tout un chacun. Autrement dit, il s'agirait de découvrir quels furent les problèmes retenus au "tournant du siècle" et comment ils s'énonçaient. Cependant, compte tenu du statut universitaire des auteurs et de leur activité de recherche, c'est par l'intermédiaire des problématisations universitaires que cette problématique générale a pu leur parvenir. Le repérage de ce qui faisait problème et des manières de le formuler supposerait un travail d'inventaire des sources et des références - elles sont nombreuses chez Sombart, mais il n'y en a pour ainsi dire pas dans La ville et moins encore dans "Métropoles et mentalité" - ainsi qu'une analyse des usages qui en ont été faits, ou encore une étude portant sur les textes eux-mêmes et visant à relever les "objets de discours" de l'époque.

Par exemple, au tout début de La ville, Max Weber commence par rappeler "la représentation courante" qui "associe au mot 'ville' des caractéristiques purement quantitatives" (4). De même "Métropoles et mentalité" rapporte "l'intensification des stimulations nerveuses" à cette

---

4. M. Weber, La ville, op. cit., p. 17.



"agrégation d'un si grand nombre d'hommes aux intérêts si différenciés..." qui est le propre des grandes villes (5). De même encore la réflexion de Sombart sur l'origine et la nature de la ville moderne débute par un chapitre qui accumule les statistiques sur l'accroissement de la population urbaine et sa concentration dans quelques grandes villes, en Allemagne, particulièrement à Berlin, en Angleterre, en Autriche, en France, particulièrement à Paris. Tout laisse penser que se trouve ainsi diversement évoqué un même référent : l'urbanisation ou plutôt l'augmentation de la population dans l'habitat concentré des grandes villes. Certes l'expérience familière des "embarras de Paris" et autres métropoles ne date pas de cette "fin de siècle" ni même de la précédente (Juvénal et Horace déjà...), mais le dix-neuvième siècle a connu l'émergence du sentiment que la population urbaine s'accroissait et que la concentration urbaine de populations vivant dans des conditions misérables posait problème : le Tableau de l'état physique et moral des Ouvriers, présenté par Villermé en 1840, est une des manifestations les plus connues de cette inquiétude devant ce qui est désigné comme la montée du paupérisme ; elle ne fut ni la seule ni la première. Des topographies médicales de

la fin du dix-huitième siècle aux enquêtes sociales de la fin du dix-neuvième, une certaine "volonté de savoir" ce que sont les conditions de vie des populations laborieuses rassemblées par l'activité industrielle, s'est concrétisée dans les tournées, les questionnaires, les enregistrements de témoignages, l'établissement de statistiques, etc..., tout un travail de prospection, d'observation et d'explication, auquel restent attachés des noms comme ceux de Villeneuve-Bargement, De Gerando, Bigot de Morogucs, le baron Dauphin, Buret, Blanqui, plus tardivement le Play mais aussi Engels (6). Certains rapportent la misère ouvrière à l'industrialisation croissante et à l'exploitation qu'elle implique, mais pour beaucoup est seulement mis en cause le nombre ou plutôt la densité trop élevée de la population ouvrière dans les faubourg sordides. Depuis, les historiens ont pu établir, dans le cas de la France par exemple, une corrélation entre croissance urbaine et industrialisation, tout en notant que la relation entre les deux phénomènes est à concevoir de façon nuancée en tenant compte d'autres facteurs que celui de la géographie industrielle, voire même en rappelant que "jusqu'aux années 1880 au

---

5. G. Simmel, "Métropoles et mentalité", Op. Cit., p. 65.

---

6. Ph. Fritsch, "une entreprise de régénération" in I. Joseph et Ph. Fritsch, Disciplines à domicile, Recherches, n° 28, nov. 1977, 247-269.

moins, une bonne part de l'industrialisation française se fait précisément en dehors des villes" (Z).

Que cette relation ait été problématique, c'était justement ce qui ne pouvait manquer d'alimenter les débats publics et les controverses savantes. Le lien entre celles-ci et ceux-là n'est pas facile à établir, ne serait-ce que par l'effet d'oblitération institutionnelle de ce qui paraît indigne de l'attention académique. Pourtant le rapport entre préoccupations sociales ou politiques et travaux universitaires a été bien étudié dans le cas de Max Weber précisément (8). S'agissant de Sombart, Sayous a fourni des informations biographiques dans la préface qu'il a rédigée pour la traduction française intitulée L'apogée du capitalisme, et celles-ci témoignent des rapports entre les premiers travaux de Sombart et les questions du siècle : *"L'enseignement économique était alors [c'est-à-dire au temps où Sombart était étudiant] dans les universités allemandes sous l'influence de l'"école historique", réagissant contre l'étroitesse d'esprit et l'optimisme exagéré du libéralisme (le*

*Manchestertum "fossile")*, et plus ou moins imbu de "Socialisme d'Etat". Cela permit à un étudiant cherchant sa voie, de faire plus facilement table rase de semi-préjugés ; cela attira aussi son attention sur les travaux d'histoire économique, champ de recherches nouveau et large. Le développement industriel et commercial de l'Allemagne attirait de plus en plus l'attention de ceux qui se préoccupaient des problèmes sociaux, sur la situation que F. Nietzsche a indiquée en ces termes : *«le plus actif au travail de tous les siècles n'a su faire de son activité au travail et de son argent que toujours et à nouveau plus d'argent, et toujours et à nouveau plus d'activité au travail»*. Et ceux qui le constataient avec regret et avec crainte n'avaient, en réaction contre le conservatisme étroit de l'époque, qu'à se tourner vers les socialistes démocrates, vers Karl Marx surtout. Ainsi s'expliquent la première lecture que l'étudiant a faite de "Capital" et l'influence qu'elle a eue sur sa vie (9). Hinnerk Bruhns et Heinz-Gerhard Haupt observent que Sombart passait alors pour un intellectuel proche de la social-démocratie : « Cet engagement ne l'éloigna pas seulement de ses origines familiales, mais l'isola aussi dans la communauté académique et bloqua sa carrière universi-

---

7. M. Roncayolo, "logiques urbaines" in *La ville et l'âge industriel, L'histoire de La France urbaine*, t. 4., p. 97 ss. et p. 507-508.

8. M. Pollak, "Un texte dans son contexte", *Actes de La recherche en sciences sociales*, 65, nov. 1986, 69-76.

---

9. A. Sayous, préface à la trad. franç. de W. Sombart, *L'apogée du capitalisme*, op. cit., p. XIII.

taire» (10). Certes, plus tard, les "engagements" de Sombart prirent d'autres directions, mais c'est dans la période où son ouvrage sur le socialisme et le mouvement social avait reçu un accueil favorable "à gauche" que Sombart a publié son Capitalisme moderne. En outre, Sombart comme Weber fut membre du Verein für Sozialpolitik, dont on connaît l'activité d'enquête sur les questions d'actualité. Quant à la manière dont Simmel se saisissait des problèmes, elle impliquait une présence attentive aux événements et à ce qu'ils révélaient des transformations culturelles en cours ; "Métropoles et mentalité" est d'ailleurs un de ses textes qui expriment cette vigilance dont on peut supposer qu'elle n'a pas été sans influencer certains de ses étudiants, comme Park (11).

Selon des modalités différentes, Simmel, Sombart, Weber ont été confrontés aux débats sur les conséquences morales et culturelles de l'industrialisation et de l'urbanisation. En cette "fin de siècle" - c'est le titre d'un ouvrage de Paul Morand,

publié en 1957 mais dont les quatre nouvelles se situent dans la Vienne de François-Joseph, le Pékin de l'insurrection des boxers, le Paris du Bazar de la Charité et de la Tour Eiffel en construction, le Newport qui ressemblait à Trouville ; "fin-de-siècle", ce fut aussi, pour les contemporains de Simmel, Sombart et Weber, "synonyme d'audace morale, de dernier cri éthique, de préjugés bousculés et chancelants" (12) - la ville était un objet problématique et un thème littéraire, ce qui n'était nullement ignoré des intellectuels allemands. Par exemple, Sombart emploie, en français dans le texte allemand, (Der moderne Kapitalismus. t. II, p. 237), l'expression "Villes tentaculaires", qui n'est autre que le titre d'un recueil du poète belge, d'expression française, qui en 1895 y évoquait les méfaits du machinisme (13).

Sujet littéraire ou poétique, la ville est aussi l'objet de discours savants comme ceux des auteurs auxquels Sombart se réfère. La "formation discursive" savante semble s'organiser alors, d'une part, autour d'un axe démographique ou statistique (Sombart cite P. Meuriot, Des agglomérations urbaines dans l'Europe

---

10. H. Bruhns et H. G. Haupt, "Introduction" Journée d'études Werner Sombart, 14 mars 1988, Publications du CRH, Paris, 1990, p. 3.

11. Park a été l'élève de Simmel à Berlin après avoir été l'élève de W. James à Harvard où il a présenté sa thèse en 1903, cf. Y. Grafmeyer et I. Joseph, L'école de Chicago, p. 6 et p. 13 n. 19.

12. P. Morand, Fin de siècle. Paris, 1957. (quatrième de couverture).

13. E. Varhaeren, Les villes tentaculaires. 1895.

contemporaine, 1898, ou E. Vandervelde, L'influence des villes sur les campagnes, Monographies locales, Extrait des Annales de l'institut des Sciences sociales, 1898), d'autre part, autour d'un axe moral ou politique, et dans cette direction la dissolution des anciennes solidarités est un objet de préoccupation qui n'est pas sans rapport avec les travaux historiques et sociologiques sur les institutions, le lien social et les rapports sociaux et politiques - un exemple parmi d'autres : dans Les idées égalitaires (1899), Célestin Bouglé estime que l'accroissement de la densité de population est un facteur de transformation politique, que la concentration dans les grandes villes rend le despotisme plus malaisé, qu'elle multiplie les rapports sociaux et que, partant, les villes sont des "foyers d'idées avancées" ; il ajoute que *"ce mouvement incessant qui nous présente des hommes à chaque instant nouveaux, brouille les distinctions sociales en même temps que les distinctions locales"* (14). L'étude des institutions avait conduit Fustel de Coulanges dans la Cité antique (1864) à analyser les rapports entre religion, lien social et cité, mais aussi formation des villes par colonisation - *"Cité et ville n'étaient pas des mots synonymes chez les anciens. La cité était l'association religieuse et politique des familles et des tribus ;*

14. C. Bouglé, Les idées égalitaires, 1899, p. 124.

*la ville était le lieu de réunion, le domicile et surtout le sanctuaire de cette association"* (15) - et sur cet axe de réflexion se retrouve Max Weber dont on sait qu'il fut, comme Sombart, issu de l'Ecole historique allemande tout en s'en démarquant (16).

Il est un axe de débats idéologiques et politiques mais aussi de controverses universitaires, sur lequel les trois auteurs se situent également mais diversement : celui de l'économie politique historique ; avec une question qui organise fondamentalement leurs réflexions sur la ville : celle de la signification historique du capitalisme moderne. Tel est le titre de l'ouvrage de Sombart en 1902 et celui-ci entendait poursuivre et "corriger" l'oeuvre de Marx. Telle est aussi l'interrogation qui travaille les comparaisons wébériennes

15. Fustel de Coulanges, La cité antique, (1864), Paris, Hachette, p. 151.

16. On sait que Sombart et Weber ont collaboré à la revue Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik. Or dans l'étude sur "l'objectivité de la connaissance" où Weber "parle expressément au nom de la rédaction" et où il s'agit de "déclarations qui ont été approuvées explicitement par le comité de rédaction" de la revue, Weber précise le point où, écrit-il "nos vues s'écarteront peut-être çà et là de celles de maints représentants, même éminents, de l'école historique à laquelle nous appartenons aussi". M. Weber, Essais sur la théorie de la science, Paris, Plon, 1965, tra. J. Freund, p. 204.

entre ville antique et ville médiévale, ville du Nord et ville du Sud, etc... et qu'il avait explicitée dans l'étude sur "l'objectivité de la connaissance" (1904) et qui est nettement formulée dans l'Avant-propos de L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme. Exposant la tâche que l'équipe de la revue Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik s'est donnée, Max Weber la définit comme *"une analyse de l'ensemble des problèmes modernes de la civilisations issus de la nature particulière des fondements économiques de notre civilisation et qui lui sont, dans une certaine mesure, spécifiques"* (17). Présentant en 1920, les études sur L'éthique économique des grandes religions du monde, dont celle du protestantisme, Max Weber insiste sur cette "autre forme de capitalisme" que connaît l'Occident "dans les temps modernes", et sur le caractère limité des analyses qu'il introduit et dont il dit qu'elles *"sont donc tout entières orientées vers les problèmes qui, de ce point de vue, paraissent importants pour comprendre la civilisation occidentale"* (18). Quant à Simmel, s'il note que "de tout temps, les grandes villes ont été le siège de l'économie monétaire..." et s'il en tire nombre de traits caractéristiques du

citadin-type, l'horizon de son analyse est aussi ce dix-neuvième siècle dont il dit qu'il *"entend promouvoir la spécialisation que la division du travail confère à l'homme et à son accomplissement, spécialisation qui fait l'individu incomparable et indispensable autant qu'il est possible, mais qui, par là même, le rend d'autant plus complémentaire de tous les autres"* (19). Si, à la différence de Sombart et de Weber, il ne parle pas de capitalisme, il dit explicitement "productions de la vie spécifiquement moderne" (20).

A la différence de Simmel et de Weber (au moins dans les textes ici étudiés), Sombart laisse apparaître que ses explications sont des prises de positions contre celles d'autres auteurs qui ont (mal) traité des mêmes problèmes que lui. Cette manière de dire est révélatrice non tant d'une particularité personnelle que d'une caractéristique fondamentale du champ intellectuel : les controverses manifestes comme celle notamment qui précisément, a opposé Sombart et Weber, et dont Freddy Raphaël a écrit de façon convain-

---

17. Ibid., p. 144.

18. M. Weber, Avant-propos 1920, in L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme, traduit de l'allemand par J. Chavy, Paris, Plon, 1964, p. 25.

---

19. G. Simmel, "Métropoles et mentalités", op. cit., p. 61.

20. Ibid., p. 62.

cante qu'il s'agissait d'un faux débat (21), ont au moins le mérite de mettre en évidence non seulement, comme on le dit volontiers, que la concurrence des idées et leur affrontement sont le ressort de la vie intellectuelle mais surtout que ces luttes sont constitutives du champ intellectuel.

### **3 PARENTES ET DIFFERENCES**

Des trois figures, celle du citadin est à la fois la plus permanente ou la plus universelle et la plus moderne, du moins telle que Simmel la dessine. En tant qu'habitant d'une ville, le citadin est contemporain de la distinction entre ville et village, partout où elle a pu exister. En fixer les lieux et dates d'apparition est affaire d'historiens ou de préhistoriens, ce n'était pas celle de Simmel qui, simultanément, situe historiquement sa réflexion ou son analyse descriptive et donne à son propos une portée transhistorique : comprendre la modernité, en philosophe pertinemment présent à son temps et qui s'attend cependant à y découvrir un sens non éphémère. Dans cette direction, "Métropoles et mentalité" serait à tirer du côté de la "philosophie de la modernité".

Le "citadin-type" présente nombre de traits qui en font un homme (une femme aussi, bien sûr) du vingtième siècle - traits culturels, d'ailleurs, plutôt que psychologique : même si Georg Simmel parle de "fondement psychologique", de "caractère intellectualiste du psychisme citadin", de "courants psychiques", etc... c'est de la "mentalité citadine" qu'il traite. Dans le langage courant, du moins celui dont rendent compte les dictionnaires français usuels, "citadin" a pour antonyme : "campagnard, paysan, villageois". Mais ce n'est pas ce rapport ville-campagne qui intrigue Simmel dans ce texte où il oppose plus volontiers le "psychisme citadin" à "celui de la petite ville", ou, pour aller directement au fait, la mentalité spécifiquement moderne que représentent les (habitants des) métropoles cosmopolites à la mentalité, pour ainsi dire, provinciale et d'autrefois.

Il y a tout lieu de penser qu'une analyse lexicographique (sur le texte allemand), ici seulement évoquée, mettrait en évidence un système d'oppositions dont le dynamisme semble lié au fait que les couples de termes opposés ne sont pas tout à fait ceux qu'on pourrait attendre ou qui banalement s'imposent : "citadin" / "habitant de petite ville" au lieu de 'citadin' / 'campagnard' ou 'paysan' ou 'villageois', ou encore "indifférence" / "contrainte sociale" plutôt que

---

21. F. Raphaël, "Werner Sombart et Max Weber" in journées Werner Sombart, op. cit., 31-62.

'indifférence' / 'chaleur' ou 'ardeur', etc... Cette mentalité moderne a la grisaille de l'anonyme, de l'impersonnel, du calcul et du paiement au comptant ou des agios prévus, de la monnaie qui circule et fonctionne comme "équivalent général", de l'exactitude, du rationnel complexe, etc... mais elle est aussi, d'une certaine façon, haute en couleurs : cosmopolite, elle est contrastée ; confrontée à l'anonymat et au nivellement des individus, elle est recherche de l'originalité parfois jusqu'à la bizarrerie, donc de la différence extrême dans l'indifférence et de la distance dans l'extrême proximité.

Séduisante, telle que Simmel la présente, cette peinture de la modernité est pourtant composée sur fond d'une représentation à dominante économique qui ne cherche pas à plaire. Cela est clair quand Simmel rapporte nombre de traits caractéristiques de la mentalité citadine à l'économie monétaire, à la rationalité économique dont il rapproche celle de la science via les mathématiques, bref, quand il la perçoit du "point de vue de la psychologie économique". Cela devient évident, même quand Simmel part de l'expérience à la fois étrange et familière de "la foule solitaire", de l'homme qui se vit comme extra-déterminé mais comme irremplaçable, car Simmel l'interprète comme gestion des écarts et des distances. C'est dire que, par cette référence

fondamental, l'analyse de Simmel présente une parenté certaine avec celle de Sombart et de Weber. Mais dans le même temps elle s'en distingue nettement, moins cependant par sa modalité philosophique - ce qui est souvent mis en avant, y compris parfois aux fins de disqualification - que par sa contribution proprement sociologique à la compréhension de ce qu'il nomme ici "l'histoire mondiale des mentalités" ou "l'histoire de la culture" ou encore le "développement de la vie de l'esprit", ailleurs le "développement social" (22). Cette expression - faut-il le dire ? - n'avait évidemment pas chez Simmel le sens qu'elle a prise dans les politiques sociales récentes. Il en usait pour désigner sans doute "le développement des sociétés" mais surtout la formation (et déformation) des groupes sociaux ou, pour dire vite, le social en train de naître (et de renaître).

"Métropoles et- mentalité" peut apparaître comme une de ces analyses dont il dit : "à mesure qu'elles renoncent à la prétention d'être des généralisations complètes, elles se rapprochent des forces impulsives réelles du phénomène so-

---

22. G. Simmel, "Métropoles et mentalité", OP. cit..

cial" (23). En ce sens, ce texte peut être lu comme une des réalisations du programme que Simmel définissait dans La différenciation sociale et particulièrement dans le texte paru en 1894 dans la Revue internationale de Sociologie. Pour le même motif il est à rapprocher, bien entendu, de la "digression sur l'étranger" :

*«L'unité de la distance et de la proximité, présente dans toute relation humaine, s'organise ici en une constellation dont la formule la plus brève serait celle-ci : la distance à l'intérieur de la relation signifie que le proche est lointain, mais le fait même de l'altérité signifie que le lointain, est proche. Car le fait d'être étranger est naturellement une relation tout à fait positive, une forme particulière d'interaction».* (24)

Les chapitres que Werner Sombart, dans son ouvrage de 1902, a consacré à "l'origine et la nature de la ville moderne" ne faisaient qu'allusion aux bourgeois. Même si, dans l'ensemble de ce livre, Sombart s'intéresse aux motifs des agents économiques, en particulier à "l'esprit capitaliste" des chefs d'entreprise - et Simiand le lui a assez reproché -, ce n'est qu'en 1913 qu'il brosse le portrait du personnage du Bourgeois. Ultérieurement, dans l'édition de 1916 (1924), non seule-

ment il introduit une étude de la naissance de la ville médiévale mais dans la huitième section du premier tome, où il cherche à préciser la naissance de l'entrepreneur capitaliste, une page parle des "bourgeois" après celles sur les princes et les seigneurs. Enfin, dans l'édition de 1928, celle du troisième tome traduit en français dès 1932 sous le titre L'apogée du capitalisme, le chapitre où Sombart traite de la ville, est suivi d'un autre qui porte sur "l'adaptation technique" et qui contient quelques pages suggestives sur "l'imprégnation des ouvriers par l'esprit capitaliste" (25). Dans celles-ci comme dans le livre de 1913, Sombart s'intéresse à "l'intervention de facteurs spirituels ou psychiques ...". C'est par ces mots que commence Der bourgeois, dont l'introduction précise qu'il ne s'agit pas de limiter la réflexion "au domaine dit de l'éthique économique" et qu'il convient d'y intégrer des facultés psychiques générales ("la prudence ou l'énergie, l'honnêteté ou l'amour de la vérité") et des "manifestations psychiques qui n'apparaissent qu'à l'occasion de démarches économiques (...) : aptitude au calcul, application d'une certaine méthode

---

23. G. Simmel, "La différenciation sociale", in Sociologie et épistémologie, Op.Cit., p. 208.

24. G. Simmel, "Digression sur l'étranger", in L'école de Chicago, Op.cit., p. 53-54.

---

25. W. Sombart, L'apogée du capitalisme, Op.cit., pp. 476-481.



de comptabilité, etc..." (26). Suit immédiatement la question de savoir si c'est toujours le même esprit qui anime la vie économique ou s'il varie. Selon Sombart, il y a là matière à controverse même si les historiens de la vie économique s'accordent pour constater qu'elle "pullule, pour ainsi dire, de "différences"" (27). D'emblée se pose la question de ce qu'il faut entendre par esprit et selon quelle méthode il peut être atteint. S'expliquant sur celle-ci, Sombart en vient à écrire : "*Pour autant que nous distinguons certains traits isolés ou certains ensembles de traits ou des contenus de conscience formés par ces traits, nous pouvons parler d'un "certain esprit de la vie économique", sans la moindre précision quant à la forme empirique dans laquelle cet esprit s'incarne*" (28). Quelle que soit la valeur de cette "méthode" (29), Sombart entreprend de décrire "le développement de l'esprit capitaliste" et, pour ce faire, il analyse d'abord "l'esprit d'entreprise" puis "l'esprit bourgeois". C'est en cet endroit qu'il écrit : "*C'est, si je*

*ne me trompe, à Florence, vers la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, qu'on rencontre pour la première fois le parfait "bourgeois" : il était né évidemment au cours du Trecento. C'est que j'entends par "bourgeois", non tout habitant de ville ou le premier marchand ou artisan venu, mais un type spécial qui s'est formé au sein de ces groupes d'apparence bourgeoise, un homme doué de qualités psychiques particulières et que je suis obligé, faute d'autre expression, de désigner sous le nom de "bourgeois", en mettant ce mot entre guillemets. Autrement dit, le bourgeois est pour moi un type humain, plutôt que le représentant d'une classe sociale*" (30).

Ainsi, il s'agit bien d'une figure et non d'un concept ou d'une catégorie. Ce n'est, précise-t-il, ni "tout habitant de ville" ni "le représentant d'une classe sociale". Il s'agit d'une figure plus encore que d'un type, en tout cas ce n'est pas une construction idéaltypique telle que Max Weber l'avait définie dans le texte de 1904 sur "l'objectivité de la connaissance...", que Werner Sombart en tant que co-fondateur de la revue Archiv... avait cautionné (31). Cependant, au cours des diverses descriptions de bourgeois d'hier et d'aujourd'hui que Sombart présente, sont tracés les linéaments d'une sociologie des

---

26. W. Sombart, Le Bourgeois, trad. de l'allemand par S. Jankélévitch, Paris, Payot, 1928, p. 10.

27. Ibid., p. 12.

28. Ibid., p. 13.

29. Cf. Ph. Fritsch, "Usages sociologiques du bourgeois de Werner Sombart", in journal Werner Sombart, op. 73-102.

---

30. W. Sombart, Le Bourgeois, p. 103.

31. Cf. supra n. 60.

systèmes de dispositions, qui ne manque pas d'intérêt (32). C'est d'ailleurs une esquisse de cette sorte qu'il livre dans les pages de L'apogée du capitalisme où il observe que le capitalisme a besoin d'une "nouvelle génération" d'hommes qui adoptent à l'égard du travail une attitude toute particulière et qui, somme toute, sont imprégnés par l'esprit capitaliste (33). En cet endroit il se réfère à Max Weber, non seulement aux "expériences qu'il avait faites à Bielefeld" mais aussi, pour l'interprétation de celles-ci, à la thèse wébérienne sur la relation entre l'éthique protestante et l'esprit du capitalisme (34).

Cette référence qui pourrait passer pour révérence (cinq mentions positives rapprochées en cinq pages) semble aller à rebours des prises de position antérieures de Sombart sur la thèse wébérienne. Elle est pourtant à lire comme un des signes de la parenté entre les deux auteurs que certains lecteurs comme Maurice Halbwachs n'ont pas manqué d'associer dans la critique : *"l'erreur commune à Sombart et à Weber, c'est de rechercher un rapport causal entre des faits religieux pris sous leur forme et avec toutes leurs caractéristiques*

*religieuses, et des faits économiques"* (35). La question de savoir ce que vaut la critique en ce qui concerne Weber, mériterait d'être reprise, mais, que ce reproche soit fondé ou non, il convient d'observer que les auteurs ont tous deux inscrit leurs travaux sur la ville dans leurs réflexions sur la genèse du capitalisme moderne : pour Sombart, cette inscription est manifeste dès la lecture de la table des matières... ; pour Weber, la publication de Die Stadt comme article dans la revue Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik, puis celles de ses traductions en Italie (1950), en Angleterre (1958) et en France (1982), de manière séparée, rendent peut-être l'inscription moins évidente - la question a déjà été traitée par Hinnerk Bruhns en même temps que celle de la datation du texte (36). Il n'est pas vain d'insister ici sur un des éléments de sa démonstration, c'est-à-dire sur la précision que Max Weber lui-même a apportée quant au sens de ses travaux sur la morale économique des grandes religions, dans l'Avant-propos de 1920. il y écrivait que son "problème central" n'était pas "le développement de l'activité capitaliste en tant que telle (...)" mais le développement du

32. Cf. Ph. Fritsch, "Usages sociologiques" p. 99.

33. W. Sombart, L'apogée du capitalisme, p. 476.

34. Ibid., p. 478 et p. 480.

35. M. Halbwachs, Cpte rendu de W. Sombart, Les juifs et la vie économique, L'année sociologique, 1923-1924.

36. H. Bruhns, "La ville antique", Op. Cit.

capitalisme d'entreprise bourgeois, avec son organisation rationnelle du travail libre", avant d'ajouter : "notre problème sera celui de la naissance de la classe bourgeoise occidentale avec ses traits distinctifs" (37). Or, dans La ville, Max Weber faisait de "l'ordre des bourgeois" dans les villes occidentales du Moyen Age "le trait caractéristique de la ville au sens politique" et, chemin faisant, il analysait l'émergence du groupement institutionnel des bourgeois, tout à tour dans ses conditions économiques et dans sa dimension politique. Les citoyens font la ville, mais dans la cité antique "le citoyen restait un soldat", tandis que dans la ville médiévale le citoyen est un bourgeois : "*la situation politique du bourgeois des villes médiévales en fait un homo oeconomicus, tandis que, dans l'Antiquité, la cité, au temps de son apogée, restait surtout une organisation technique et militaire extrêmement développée, faisant du citoyen antique un homo politicus" (38). Alors que l'économie antique était fondée sur le capitalisme politique et militaire d'une civilisation urbaine, côtière et esclavagiste, l'économie médiévale reposait sur le travail libre et le commerce entre des villes continentales et produc-*

---

37. M. Weber, Avant-propos 1920, op. cit., p. 21.

38. M. Weber, La ville, p. 193.

corporations, la ville médiévale fut orientée vers un modèle rationnel d'activité économique extraordinairement plus marquée que n'importe quelle ville de l'Antiquité durant la période de la cité indépendante" (39). Il s'ensuit que, s'agissant de la genèse du capitalisme moderne, celle-ci est, pour Weber, à rapporter essentiellement et pas seulement chronologiquement aux villes médiévales : "*Ni le capitalisme moderne, ni l'Etat moderne n'ont grandi sur la base des villes antiques, alors que le développement urbain médiéval, bien que n'ayant pas été le seul élément décisif, n'en a pas moins été un facteur déterminant de leur naissance*" (40).

A la différence de Sombart dont la problématique conduit à combiner les approches économiques et psychologiques, Weber procède dans ville à des comparaisons réitérées entre divers types de villes et surtout entre cité antique et ville médiévale, dont il relève ce que leur économie doit à la politique et en quoi celle-ci se trouve diversement conditionnée par celle-là.

En outre la réflexion wébérienne prend en compte non seulement les données juridiques du problème mais surtout des données sociales et religieuses.

---

39. Ibid. p. 205.

40. Ibid. p. 155.

Cependant Weber ne produit pas des descriptions à la manière de Sombart qui excellait à broser des portraits de types sociaux tels que "le conquérant", "le flibustier", "le faiseur de projets", etc... mais il se livre à l'analyse des rapports sociaux, sous leur forme structurelle - ainsi quand dans le dernier chapitre de *La ville* il compare ces rapports sociaux dans les villes antiques et les villes médiévales -, mais aussi sous leur forme dynamique et c'est notamment l'étude de la "fraternisation communautaire fondée sur le serment", où précisément Weber combine les diverses dimensions du phénomène.

*«Partout, et pas seulement en Angleterre, la puissance politique légale, c'est-à-dire les seigneurs urbains, traitaient la bourgeoisie des villes naissantes comme une sorte d'association à finalité liturgique dont les membres, qualifiés par la possession de propriété foncière urbaine, devaient répondre de charges et de devoirs particuliers, mais jouissaient aussi de privilèges spécifiques : monopole de marché, et droit d'entrepôt, privilèges et interdits professionnels légaux, participation au tribunal municipal, position militaire et fiscale privilégiée»*(41).

*«Du point de vue juridique, la corporation des bourgeois et ses autorités furent "légitimées" en termes de privilèges (réels ou fictifs) concédés par le pouvoir politique et même par le pouvoir féodal. L'évolution réelle correspondait sans doute en partie à ce*

41. *Ibid.*, p. 65.

*schéma juridique. Mais souvent, et précisément dans les cas les plus importants, il s'agissait de tout autre chose : juridiquement, d'une usurpation révolutionnaire par les bourgeois. Certes, ce ne fut pas toujours le cas. Il est possible de distinguer entre une genèse originaire et une genèse dérivée. Dans le cas d'une genèse originaire, le groupement des bourgeois était le produit d'une "sociation" politique des bourgeois malgré et contre les pouvoirs "légitimes" ; pour mieux dire, le résultat de toute une série d'actes illégitimes. L'approbation et la légalisation de cette situation par les autorités légitimes ne venaient qu'ensuite - d'ailleurs, il arrivait qu'elles ne viennent jamais. Dans le cas de genèse dérivée, le groupement des bourgeois naissait d'un accord contractuel ou d'une charte octroyée définissant un droit à l'autonomie et à l'autocéphalie»* (42).

Certes, il faudrait multiplier les citations mais l'important est moins peut-être dans l'aptitude wébérienne à intégrer la pluridimensionnalité du phénomène étudié que dans celle de saisir ce qui fait la tension entre les diverses sphères d'activité qui ont chacune leur logique propre. Or c'est justement ce type d'analyse que Max Weber a développé dans ses études dites de sociologie religieuse et qu'il a quelque peu systématisé dans cette parenthèse théorique que fut la *Zwischenbetrachtung* (43).

42. *Ibid.*, p. 67.

43. M. Weber, "Parenthèse théorique" op. cit., cf. supra n. 15.

**Tableau 2 - Parentés de points de vue**

auteurs points de vue	Max Weber 1896 / 1904 / 1910 - 1911 1919 - 1920	Werner Sombart 1902 / 1913 / 1916 / 1924 / 1928	Georg Simmel 1894 1903
Politique	+		
Economique	+	+	+
Psychologique		+	+

Cependant, les notations psychologiques (ou éthiques ou culturelles) ne sont guère présentes dans La ville, contrairement à d'autres textes de Weber, en particulier bien sûr L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme, alors qu'elles abondent dans les textes de Sombart et de Simmel. Inversement, chez ces deux auteurs la dimension politique n'est guère explorée, contrairement aux dimensions économiques et psychologiques, éthiques ou culturelles. Ce sont là des parentés et des différences grossièrement repérées mais qui sont à mettre en rapport avec les problématiques de chacun et par suite avec le niveau auquel chacun situe ses analyses dans les textes considérés : Weber et Simmel y procèdent à des analyses des rapports sociaux, entendus et saisis différemment ; sans doute serait-il

possible d'en dire autant de Sombart mais seulement dans la mesure où il ébauche une sociologie des systèmes de dispositions (1).

Fictivement distingués et rapprochés, les trois personnages en titre ont perdu de leurs contours nets mais ils ont gagné de la complexité, tout en paraissant se fondre l'un dans l'autre. La fiction de leur rencontre a permis de découvrir une intrigue qui fut commune aux trois auteurs mais que chacun d'eux a traitée selon son style, serait-on tenté de dire. Outre cette manière de faire et de dire, propre à chacun, c'est une manière de voir qui est en cause et c'est la position de chacun dans le champ intellectuel et particulièrement

---

1. Ph. Fritsch, "Usages sociologiques...", p. 99.

dans le champ universitaire (au moment considéré), qui peut expliquer leurs regards particuliers sur un ensemble commun de problèmes plutôt que sur un objet, lui même plus apparent que réel.

Chacun des trois personnages présente certes des attraits sociologiques à découvrir, mais plus encore leurs diverses apparitions historiques et les mouvements collectifs qui y correspondaient et dont la force, à chaque fois, reposait sur "une dynamique de la croyance" (2).

---

2. Ch. de Montlibert, Crise économique et conflits sociaux. Paris. l'Harmattan, 1989.